

plus de sûreté, et c'est là que, en homme méthodique, je les inventorai. Je retournai alors auprès du cadavre et ordonnai à Gunga Dass de m'aider à le transporter vers la rivière. Pendant que nous procédions à ce soin, l'enveloppe vide d'une vieille cartouche brune tomba d'une de ses poches et roula à mes pieds. Gunga Dass ne l'avait pas vue ; et je me mis à réfléchir qu'un homme ne promène pas des étuis de cartouches vides, spécialement des "brunes", qu'on ne peut pas charger deux fois, quand il est à la chasse. En d'autres termes, c'était l'étui d'une cartouche qui avait été tirée à l'intérieur du cratère. Par conséquent il devait y avoir un fusil quelque part. Je fus sur le point de questionner Gunga Dass, mais je me retins, sachant qu'il mentirait. Nous étendîmes le corps près des mottes d'herbe au bord des sables mouvants. J'avais l'intention de l'y pousser afin de l'engloutir, le seul mode possible d'ensevelissement auquel je pusse songer. J'ordonnai à Gunga Dass de s'en aller.

Puis, je déposai doucement le cadavre sur le sable mouvant. Ce faisant, et comme il gisait la face contre terre, je déchirai le Khaki fragile et pourri de la veste de classe ; en s'ouvrant, il découvrit dans le dos du corps une hideuse cavité ! Je vous ai déjà dit que le sable sec avait en quelque sorte momifié le cadavre. Je vis en un clin d'œil que le tron béant provenait d'un coup de feu ; le fusil devait avoir été tiré presque à bout portant. Le vêtement de chasse intact avait été ramené sur le corps après la mort qui avait dû être instantanée. En un éclair, le secret de la mort du malheureux m'apparaissait dans sa simplicité. Quelqu'un du cratère, Gunga Dass probablement, devait l'avoir tué avec son propre fusil, le fusil aux cartouches brunes. Il n'avait jamais tenté de fuir en face, affrontant le feu du bateau.

Je me dépêchai de donner une poussée au cadavre, et frémis en le voyant sombrer, disparaître littéralement en quelques secondes. La tête pesante, à demi conscient de mes actes, je me mis à feuilleter à son tour le carnet de notes. Une bande de papier tachée et décolorée avait été insérée entre la reliure et le dos, et elle tomba lorsque j'ouvris les pages. Voici ce qu'elle contenait : "Quatre en avant à partir de la motte aux corneilles ; trois à gauche ; neuf en avant ; deux à droite ; trois en arrière ; deux à gauche ; quatorze en avant ; deux à gauche ; sept en avant ; un à gauche ; neuf en arrière ; deux à droite ; six en arrière ; quatre à droite ; sept en arrière." Le papier avait été brûlé et noirci sur les bords. Ce qu'il signifiait, je n'arrivais pas à le comprendre. Je m'assis sur le cliendent desséché en le tournant et retournant entre mes doigts ; tout à coup j'eus la sensation de Gunga Dass derrière moi, tout près, les yeux flamboyants et les mains tendues.

— Vous l'avez trouvé ? dit-il en haletant. Voulez-vous me permettre de le regarder aussi ? Je jure de vous le rendre.

— Trouvé quoi ? Rendre quoi ? demandai-je.

— Ce que vous avez dans les mains. Cela nous aidera tous deux.

Il étendit ses longs doigts en serre d'oiseau, tout tremblant de convoitise.

— Je n'ai jamais pu le trouver, continua-t-il. Il l'avait secrètement caché sur sa personne. C'est pourquoi je l'ai tué, mais néanmoins j'ai été incapable de rien trouver.

Gunga Dass avait tout à fait oublié son petit conte à propos de la balle de fusil. Je reçus l'aveu avec le calme le plus parfait. La moralité s'émousse au contact des morts qui sont vivants.

— Que diable radotes-tu ? Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

— Le morceau de papier du carnet de notes. Il nous aidera tous deux. Oh ! idiot que vous êtes ! Idiot ! Ne voyez-vous pas ce qu'il fera pour nous ? Nous pourrions nous échapper ?

Sa voix monta presque au diapason d'un cri, et il dansait de surexcitation devant moi. J'avoue que je fus remué à l'idée d'une chance de sortir de là.

— Ne saute pas ! Explique-toi. Veux-tu dire que ce bout de papier nous aidera ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Lisez tout haut ! Lisez tout haut ! Je vous implore et vous supplie de lire tout haut.

J'acquiesçai. Gunga Dass écoutait avec ravissement, et traçait avec ses doigts une ligne irrégulière dans le sable.

— Voyez maintenant. C'était la longueur des canons de son fusil sans la crosse. Je les ai, ces canons, quatre canons de fusil en avant à partir de l'endroit où j'ai pris les corneilles. Tout droit devant ! Vous me suivez ? Puis trois à gauche. Ah ! comme je me rappelle bien cet homme lorsqu'il travaillait à découvrir cela une nuit après l'autre. Puis neuf en avant, et ainsi de suite. En avant, c'est toujours droit devant vous à travers le sable mouvant. Il me l'a dit avant que je ne le tue.

— Mais si tu savais tout cela, pourquoi n'es-tu pas déjà parti ?

— Je ne le savais pas. Il me disait qu'il y travaillait il y a un an et demi, comment il travaillait toutes les nuits quand le bateau était parti et qu'il pouvait approcher du sable mouvant. Il disait alors que nous nous en irions ensemble. Mais j'avais peur qu'il ne me laissât derrière lui, une nuit, quand il aurait fini et tout trouvé, aussi l'ai-je tué. En outre, il ne convient pas que les hommes qui sont une fois venus ici s'échappent. Moi seul, parce que *moi*, je suis Brahmine.

La perspective de s'évader avait rappelé sa caste à Gunga Dass. Il se campait debout, marchait et gesticulait violemment. A la fin, je parvins à le faire parler de sang-froid, et il me dit comment cet Anglais avait passé six mois, une nuit après l'autre, à explorer, pouce par pouce, le passage à travers le sable mouvant ; comment il avait déclaré que c'était la simplicité même jusqu'à vingt mètres environ du bord de la rivière après avoir doublé de flanc la corne gauche du fer à cheval. Cette dernière partie de l'itinéraire, il ne l'avait pas complété, évidemment, quand mon Gunga Dass l'avait tué avec son propre fusil.

Dans la frénésie de ma joie à la possibilité de m'échapper, je me rappelle avoir serré avec effusion les mains de Gunga Dass. Nous venions d'en décider, nous tenterions de fuir cette

B. E. MCGALE
Cher Monsieur,

Montréal, 21 mars 1883.

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.